

Suis-je le père Ovide ?

Régine Robin, *Nous autres, les autres*, Boréal, 2011, 352 p.

Jonathan Livernois

Volume 54, numéro 2 (298), hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68100ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Livernois, J. (2013). Compte rendu de [Suis-je le père Ovide ? / Régine Robin, *Nous autres, les autres*, Boréal, 2011, 352 p.] *Liberté*, 54(2), 34–35.

Suis-je le père Ovide ?

Le Québec est-il la tache aveugle dans la pensée de Régine Robin ?

JONATHAN LIVERNOIS

J'AI BEAUCOUP PENSÉ aux *Belles histoires des pays d'en haut* en lisant le dernier essai de Régine Robin. Les épisodes de cette série télédiffusée de 1956 à 1970 étaient à peu près tous construits de la même manière : le cercle de la communauté du petit village de Sainte-Adèle est fissuré par un événement anodin (mauvaise humeur de Séraphin, mensonge de Bidou, brosse d'Alexis) ou par l'arrivée d'un étrange, comme la fille perdue, cette jolie demoiselle un peu fofolle égarée en territoire de colonisation. Après une heure à faire le tour de l'opinion de chacun des personnages, on referme le cercle : Séraphin se calme, Bidou promet de ne plus recommencer et le père Ovide reconduit la fille perdue aux limites de Sainte-Adèle. Et la vie continue dans les pays d'en haut, où rien jamais ne doit déranger la quiétude des habitants. Même Arthur Buies, libéral impénitent, y est devenu un play-boy inoffensif.

À lire *Nous autres, les autres*, qui oscille entre l'expérience personnelle de l'immigration et l'analyse d'événements de l'histoire québécoise (récents, comme la commission Bouchard-Taylor, ou qui sentent le réchauffé, comme l'affaire Jean-Louis Roux), on se demande où Régine Robin a bien pu mettre les pieds en arrivant au Québec. À Montréal en 1977 ou à Sainte-Adèle en 1890 ? Rien ne semble avoir changé pour elle depuis le dix-neuvième siècle : le même univers mièvre, le même nationalisme conservateur et la même incapacité à ouvrir le cercle de la communauté. Ajoutez à cela une xénophobie certaine : la fille perdue des *Belles histoires* se serait transformée, au cours des années trente, en riche juif errant. Après la Seconde Guerre mondiale, l'étranger est surtout devenu l'immigrant, cet « autre » qui ne peut se joindre au « nous ». En tant que partie de ce « nous », incapable d'ouvrir le cercle de la communauté, je serais une sorte de père Ovide post-moderne. Mettons.

Au fil des pages de l'essai, le malaise s'installe pour le lecteur québécois d'origine canadienne-française. Car Régine Robin n'a pas complètement tort sur les années 1930, cette période qui l'intéresse beaucoup et qui formerait « aujourd'hui, dans l'historiographie et le discours social, un îlot entouré de brume et de mystère ». Oui, l'antisémitisme, ça a existé dans

la province de Québec. Pendant la guerre et durant le procès du Maréchal, *Le Devoir* a effectivement été pétainiste. En 1933, le mouvement des *Jeune-Canada*, dont faisaient partie des hommes de grande qualité comme André Laurendeau et le futur écologiste Pierre Dansereau, a pris des positions fortes contre les Juifs. Certains propos de Laurendeau ont été carrément antisémites. La revue *La Nation* (1936-1939), dirigée par Paul Bouchard, fut non seulement l'un des principaux lieux de thématization du séparatisme des années trente, mais elle fut également fasciste, admiratrice de Mussolini. Et on pourrait continuer longtemps, ce dont ne se prive pas l'écrivaine.

Mais avant de m'arracher un œil, voire deux, je lis aussi ces propos de *Nous autres, les autres* qui me sauvent in extremis :

Les jeunes sont à mille lieues de ce discours [celui de l'« identité toujours blessée »]. Ils voyagent beaucoup, se mobilisent pour sauver la planète ou pour éliminer la faim dans le monde. Ils sont bien dans leur peau, bilingues, voire trilingues, tout à leur musique, à leurs piercings ou à leurs tatouages, bien avec leurs « chums » et leurs « blondes » de toutes origines, sans oublier pour autant qui ils sont et d'où ils viennent. Ils semblent dire aux premiers : « Give me a break ! »

Cette description, analogue au regard de mon oncle Alcide sur « vous autres, les jeunes », a de quoi laisser perplexe. Régine

Robin prend la parole pour moi qui suis, vraisemblablement, trop occupé à me faire tatouer et percer le nombril. Merci. Et dire que j'allais adhérer aux Chevaliers de l'Indépendance.

Cette vision de ma génération ou de celle qui suit est à quarante-deux miles de la réalité, à telle enseigne que j'hésite à souscrire à la vision du Québec de l'auteure, possiblement tout aussi décalée. Mais évitons tout de suite le piège de jouer l'*amicus curiae* qui défend le nationalisme québécois devant le tribunal de l'Histoire convoqué par Régine Robin. On finira toujours par dire « oui, mais, vous savez, tout le monde a connu l'antisémitisme à l'époque », ce qui est la pire chose à répondre à l'écrivaine, qui nous attend dans le détour. Je ne peux, pourtant, m'empêcher de lui poser quelques questions.

Tout d'abord, que signifie cet acharnement sur le chanoine Lionel Groulx, comme si son influence avait été unique et surtout monolithique pendant tout le vingtième siècle ? Encore peu de gens y échappent, semble dire ici Robin : « Se situant hors du paramètre groulxien, [Jocelyn] Létourneau se met en dehors de la « matrice intellectuelle » qui est la posture traditionnelle. » C'est croire les intellectuels québécois un peu simplistes que de penser qu'ils n'ont accepté et n'acceptent que ce « paramètre », lequel, d'ailleurs, s'étiolait déjà à la fin des années trente, comme le montrait récemment l'historien Michel Bock. Tout se passe comme si Robin réifiait la pensée de ces hommes ou, plutôt, de certains hommes. En effet, d'autres furent sauvés, comme Pierre Elliott Trudeau et André Laurendeau, parce que, d'abord handicapés idéologiques, ils voyagèrent en Europe et découvrirent d'autres pensées que celle de Groulx qui, comme on le sait, était Big Brother

RÉGINE ROBIN
Nous autres, les autres, Boréal,
2011, 352 p.

en soutane. Ces jeunes gens découvrirent surtout la vérité sur le nationalisme, dont les ravages étaient évidents dans l'Europe des années trente et quarante. Et l'histoire s'est écrite : «Borduas a décidé de partir. Trudeau de rompre définitivement avec le passé, en acceptant de "le ruiner". [...] Reste le nationalisme qui n'hésite pas, tout rénové qu'il soit, à flirter à l'occasion avec ses anciens héros.» Faisant sienne cette idée de la rupture complète défendue par plusieurs acteurs des années cinquante et soixante – elle ne manque pas de citer Pierre Vadeboncœur –, Régine Robin commet une erreur majeure : elle oublie de regarder en aval. Elle oublie que les années soixante-dix, pour des acteurs autrefois antinationa-

nationalisme tout court, c'est pourquoi les liens de filiation sont impossibles à défaire.» Passons sur la mauvaise volonté qui consiste à ne pas voir les liens distendus de Groulx au PQ, lesquels étaient reconnus par René Lévesque lui-même. Ce qu'il faut retenir, c'est l'essentialisme de Régine Robin qui se profile dans ce passage. L'essence y précède l'existence québécoise. Quand bien même on ferait ce que l'écrivaine veut (et qu'on fait déjà partiellement, quoi qu'elle en pense), c'est-à-dire regarder en face le passé réduit à un groulxisme étriqué, le nationalisme ne sera jamais, par *essence*, une bonne chose pour un peuple. Crève-toi les yeux, saute sur place, brûle douze brebis, cela ne changera rien.

Jouer l'essence contre l'existence est l'une des causes de l'incapacité de Robin à intégrer le cercle de la communauté québécoise, laquelle vit, bouge et change.

listes comme Vadeboncœur, furent aussi une période de ressac et de récupération raisonnée du passé canadien-français. C'est ainsi que Vadeboncœur a pu dire que Groulx était, au final, «un homme admirable». Jacques Ferron qui, en 1951, parlait de Groulx comme d'un «fossoyeur devant sa collection de crânes sans mâchoire et de fémurs blanchis», dira en 1978 : «cet homme suscite l'admiration; sans être un nouvel historien national, il témoigne d'une époque difficile qui a produit un nationalisme noir, inquiétant – époque qu'il avait dépassée, et sans doute a-t-il aperçu le pays amical et hospitalier que sera le Québec, où "Gens de mon pays" remplace déjà le grotesque "Ô Canada".»

Régine Robin est pourtant catégorique : tout a bougé au Québec sauf le nationalisme, encore pris dans ses vieux habits – incluant probablement un capot de castor. Même s'il est aujourd'hui «de plain-pied dans des institutions démocratiques», il n'a pas su évoluer à la même vitesse qu'un homme éclairé, disons Pierre Elliott Trudeau. Pourtant, comme lui, le nationalisme québécois a beaucoup voyagé au cours des années cinquante et soixante, de Groulx à Memmi, de la Laurentie conservatrice à l'espoir d'un Québec social-démocrate décolonisé. Pourquoi Robin fige-t-elle cette part de notre passé?

On finit par comprendre pourquoi. Dans son argumentaire contre Yvan Lamonde, qui montre la filiation (et la rupture) du nationalisme groulxien jusqu'à la souveraineté-association du Parti québécois, Robin écrit : «Mais que Groulx ait été une des conditions de possibilité du nouveau nationalisme, même en rupture avec lui, reste à prouver. À mes yeux, ce qui est réinscrit en filigrane, c'est le noyau organique du discours, le

L'essentialisme de Robin rappelle bel et bien celui de *Cité libre*, dont la résurrection au début des années quatre-vingt-dix fut le travail de gens assez proches d'elle, comme quoi je n'invente pas tant que ça. Le critique Robert Vigneault écrivait à propos de la première mouture de la revue :

On peut se demander si, en s'annexant la pensée d'*Esprit*, *Cité libre* ne l'a pas inévitablement rapetissée aux dimensions de son inquiétude, autrement dit si la phobie du nationalisme clérical (Duplessis et le clergé intégriste) n'a pas provoqué une fixation sur le bel humanisme intégral, un outillage conceptuel et mythique renouvelé [...], mais divorcé de la culture de *l'homme d'ici*, puisque notre pensée continuait à s'exercer à un niveau sublime : l'Homme universel, la Personne ou la conscience individuelle, la liberté, la démocratie, le bien commun, l'ordre moral, la raison, tout à fait comme à l'âge d'or de la philosophie essentialiste du cours classique.

Tout ça est familier : Régine Robin, en jetant l'anathème sur l'idée du nationalisme avant de penser au nationalisme québécois, joue aussi à cette hauteur. C'est peut-être trop fort pour la ligue.

Jouer l'essence contre l'existence. C'est probablement l'une des causes de l'incapacité de Robin à intégrer le cercle de la communauté québécoise, laquelle vit, bouge et change. On ne joue plus dans *Les belles histoires des pays d'en haut*. De toute façon, Donald est devenue sénatrice conservatrice et Séraphin est mort d'une crise cardiaque en allant jouer au golf en Floride. ●